



Jo

Jean-Sébastien Poncelet



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Jo

Jean-Sébastien Poncelet



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Comment vous dire ?... Chuis pas trop malin, en fait. En tout cas, c'est ce que dit mon paternel. Il me le répète à longueur d'année : « T'es con, Jo. » S'il le dit, c'est que ça doit être vrai, non ? C'est mon père, quand même. « T'es con comme un décapsuleur, Jo ». Lui, c'est un adulte. Forcément, il sait ce qu'il raconte. Et puis, en décapsuleurs, il en connaît un foutu rayon.

Ma mère, elle, elle dit rien. Enfin, elle disait rien, plutôt. Elle a jamais rien dit, en fait. Jusqu'au jour où elle est partie. Sans rien dire, bien sûr. C'était une taiseuse, ma mère. Enfin, je crois. Je me souviens pas trop d'elle. Quand je veux la revoir, je ferme les yeux et son visage me revient comme un fantôme que j'essayerais d'attraper sans y arriver vraiment. Avec ses longs cheveux bouclés et son regard triste, elle ressemblait à notre chien, quand mon père lui cognait dessus. Chaque fois que je repense à elle, il y a l'odeur des crêpes qui me revient en même temps. Elle savait vachement bien faire les crêpes, ma mère. De belles crêpes fines qui avaient la forme de la lune et la couleur du soleil. Puis un jour, elle est partie et on n'a plus jamais fait de crêpes à la maison. Parfois, je me demande ce qui me manque le plus, ma mère ou ses crêpes. Alors, ces fois-là, je m'en veux à mort et je pense à autre chose.

*

Hier, il m'est arrivé un drôle de truc. C'était après l'école. Je rentrais à la maison et je marchais vite, à cause du froid et de la pluie. Et à cause de mon paternel qui allait sûrement m'en coller une si je traînais en route.

Le bus m'a dépassé en soulevant un tsunami d'eau sale et il s'est arrêté un peu plus loin pour débarquer toute une brouette d'ados qui revenaient du bahut, comme moi. Au milieu de la cohue, il y avait un mec tout maigrichon, avec un sac à dos à l'épaule, des lunettes gigantissimes, un nœud papillon vert, des cheveux très noirs et des boutons plein la tronche. Il devait avoir quinze ans, quelque chose comme ça. Sur le moment, il m'a fait penser à Forrest Gump. En descendant du marchepied, il s'est emmêlé les guiboles et il s'est vautré sur le trottoir. Jamais vu un numéro pareil ! Tout s'est passé comme au ralenti : il a basculé en avant, ses bras ont fait des moulinets ridicules dans le vide et il s'est étalé bien à plat sur le sol, dans un grand bruit mat.



Quand je suis arrivé à sa hauteur, il essayait de se relever au milieu de ses affaires qui avaient volé un peu partout. Tout le monde rigolait. Ça m'a mis en rogne que les autres se marrent alors que ce pauvre gars venait de se manger le pavé.

J'allais l'aider à récupérer ses brots quand un gros balèze a écrabouillé un porte-plume qui était tombé à ses pieds. Ça a fait un bruit de scarabée qu'on écrase avec une pierre. Là, j'ai senti que ça commençait à déborder dans ma tête. Comme une casserole avec des patates dedans, quand le feu va trop fort. J'ai regardé le boutonneux, puis ce qui restait de son stylo, puis le gros balèze, puis encore le boutonneux qui fixait l'autre avec la bouche grande ouverte. Il n'était pas en colère. Non. Il avait l'air tout perdu. Il serrait son sac contre lui.

– Pourquoi t'as fait ça ? j'ai demandé au gros.

Il m'a toisé en rigolant de plus belle.

– L'handic, il est à moi. J'en fais ce que je veux.

Là-dessus, il a pris le sac des mains de l'autre, il l'a retourné et tout est tombé sur le trottoir trempé.

Ça, ça m'a foutu la rage pour de bon. J'ai serré les poings très fort, j'ai avancé d'un pas et j'ai dit :

– T'es aussi con qu'un décapsuleur...

Au moment où le gros a cessé de rigoler et m'a fusillé avec ses yeux d'assassin, je me suis dit que mon père avait raison. Qu'est-ce qui m'avait pris de sortir un truc pareil ? Le temps de penser que je venais de me foutre dans un sacré merdier, je me suis pris un coup de pied dans le tibia, puis un gnon en pleine face. J'ai répliqué en lui balançant mon genou dans les valseuses et c'est lui qui s'est retrouvé par terre en train de couiner, les deux mains sur les coucougnettes.

Sans attendre, j'ai chopé le boutonneux par le bras et on s'est barrés fissa.

*

– M... merci !

– Pas de quoi. Ça va ?

Ça flottait toujours. On marchait vite. Moi en faisant des grands pas réguliers et lui trottant à côté de moi, son sac vide serré contre sa poitrine, la tête un peu de travers.

– Ou... ou...

– Où quoi ? j'ai demandé en regardant autour de moi, pensant qu'il cherchait quelque chose.

– Ou... ou... oui ! Ç... ça va.



Il avait une voix douce comme la peau d'une fille.

- Je m'appelle Jonathan. Mais tout le monde m'appelle Jo.

- M... M... Mathieu.

On s'est serré la main tout en marchant.

- Tu parles toujours comme ça ? j'ai demandé.

Oh, bon Dieu, il m'a trop flingué, avec son air malheureux. J'ai cru qu'il allait se mettre à chialer. Mais non, il a continué à avancer comme un tout petit chien avec de toutes petites pattes que son maître traînerait derrière lui pendant son footing.

*

Quand on est arrivés chez Mathieu, j'ai dû ramasser ma mâchoire qui était tombée sur le trottoir. Aussi vrai que je m'appelle Jo, j'avais jamais vu une baraque pareille !

À l'intérieur, ça sentait bon l'ordre et la tranquillité. Il m'a emmené à la salle de bain pour que je puisse me débarbouiller. On était trempés jusqu'aux os.

- Merde ! j'ai dit en découvrant ma gueule dans le miroir.

- F... faut pas dire des g... g... gros m... mots.

- Ouais, t'as raison. Mais merde quand même.

J'avais la pommette gauche qui hésitait entre le bleu, le vert, le violet et trente-six autres couleurs dont je ne connaissais même pas l'existence.

- Mon père va me tuer !

J'avais à peine dit ça que Mathieu m'a dévisagé avec des yeux énormes. Il a commencé à respirer de plus en plus vite, de plus en plus fort. Ses pieds s'agitaient tout seuls. Je voyais déjà le moment où il allait piquer une crise. Je savais pas à quoi ça pouvait ressembler, une crise de Mathieu, mais j'avais ma petite idée et ça me donnait pas envie de vérifier. C'est là que j'ai compris qu'il m'avait pris au mot.

- Non, non, il va pas vraiment me tuer. Je veux dire qu'il va se fâcher parce que je me suis battu, c'est tout. Tu piges ?

Ça, ça l'a un peu calmé.

- Tes parents, ils sont où ?

Par gestes, il m'a fait comprendre qu'ils allaient rentrer plus tard. Sûrement qu'ils devaient bosser. Évidemment... Tu peux pas te payer une bicoque pareille en restant vautré chez toi à mater *Plus belle la vie*...

Sans un mot, Mathieu a sorti un flacon de désinfectant et une boîte sur laquelle il était marqué

« disques démaquillants ». Il m'a fait asseoir sur le bord d'une baignoire assez grande pour faire mijoter au moins dix-huit personnes, et il m'a tamponné la joue, la langue coincée entre les dents, comme s'il était en train de restaurer un tableau. Ça ne faisait pas mal. Il passait et repassait en rase-mottes, sans appuyer, presque sans me toucher. Pendant qu'il faisait ses allers-retours qui me caressaient, il m'a souri. Et là, c'est arrivé d'un coup. Ce n'était pas Mathieu qui me soignait : c'était ma mère. Tout m'est revenu. Son visage d'ange. Ses yeux clairs. Son odeur toute propre et sucrée. Sa voix d'une douceur absolue. Ses gestes légers qui lui donnaient l'air de voler... Ça faisait des années que j'attendais ce moment. Des années à me demander si j'avais mal parce que ma mère s'était tirée ou parce que j'avais envie de crêpes. J'ai pleuré comme un gosse et je me suis dit que je pouvais y aller franco, parce qu'au fond, à treize ans à peine, j'en étais encore un.

*

C'est Mathieu qui a eu l'idée.

Moi, j'aurais jamais osé.

Il avait cessé de pleuvoir et ses parents allaient bientôt rentrer, alors on s'est grouillés. Sans compter que si je traînais trop, c'était pas une engueulade que j'allais me ramasser, mais une vraie dérouillée qui ferait sûrement hurler Mathieu pour de bon.

J'avais la clé, mais il a insisté pour sonner. Quand mon paternel a ouvert, une chope à la main, c'est Mathieu qui a parlé. En bégayant à qui mieux-mieux, il a expliqué qu'il était un de mes bons copains et qu'on faisait souvent le chemin ensemble, même si on n'était pas dans la même école, et patate et patate, enfin tout un baratin que mon père a écouté en se demandant d'où sortait cette espèce d'extraterrestre avec son nœud papillon, ses lorgnons surdimensionnés et sa tronche criblée comme un poteau d'exécution.

« C'est quoi, ça ? », a grogné mon père en montrant ma joue.

En un quart de seconde, Mathieu a pris un air coupable méchamment bien imité. Il a baissé les yeux sur ses godillots et il a raconté comment il m'avait balancé sa raquette de tennis en pleine face en voulant m'expliquer le mouvement de revers.

– Tu joues au tennis ?



– Ou... oui, M... Monsieur.

Il a baratiné qu'on papotait tout en marchant, qu'il avait son sac de sport en bandoulière, et qu'il avait absolument voulu me faire une démo. En disant ça, il a sorti une raquette dont il avait tartiné dix centimètres de cadre avec du mercurochrome. Je dois dire que c'était du bon boulot : on avait vraiment l'impression que je m'étais mangé le bidule en pleine face et que ça avait laissé des traces de sang.

Mon père a haussé les sourcils, il a grommelé un truc que j'ai pas capté et il est rentré. Par après, j'ai pigé qu'il regardait un match de foot et qu'il ne voulait pas louper la reprise. Sinon, je m'en serais pas sorti aussi bien, sûrement.

J'ai dit au-revoir à Mathieu sur le pas de la porte. Il m'a remercié de l'avoir défendu, à l'arrêt de bus.

– Pas de quoi, j'ai répondu. Tu viens de m'éviter de passer un sale quart d'heure, toi aussi.

Mathieu a pris ma main dans les siennes comme si c'était un cadeau et il a murmuré dans un grand clin d'œil :

– Chut ! N... notre s... secret.

*

Mathieu est autiste. Pas comme dans *Rain Man*, il m'a expliqué. Il ne sait pas compter les cure-dents qui sont tombés d'une boîte. Ni multiplier des nombres à quatre chiffres dans sa tête. Ça, c'est du cinoche. Il est autiste léger. Et puis, il a aussi chopé le syndrome de Machin Chose, un nom compliqué que j'ai pas retenu. Un vrai cocktail, ce mec. Mais bon, pas de quoi en faire un fromage. Parfois, il perd un peu les pédales, c'est tout. Ou alors il fait des trucs bizarres. Il passe son temps à réaligner ses bouquins sur son étagère. Ou à vérifier qu'ils sont bien tous là. Il met toujours le même nœud papillon vert. Il bégaie parce que sa pensée va trop vite pour sa bouche. Et il ne supporte pas la castagne. Même à la télé, ça le terrorise. Quand il m'a dit ça, j'ai pensé qu'avec le coup de l'abribus, il avait été servi.

Comme hier, on est rentrés ensemble. Alors que je lui parlais de mes cartes de foot, il m'a interrompu avec un truc tellement énorme que j'étais pas sûr d'avoir bien entendu.

– V... viens ha... hab... iter ch... chez m... moi.

– Quoi ? j'ai dit en m'arrêtant tout net.

Il a répété mot pour mot – et même bêgaïement pour bêgaïement ! – ce qu'il venait de dire.

– Mais... pourquoi ? j'ai demandé.

Je vous épargne la discussion qui a suivi, parce qu'il a mis cinq bonnes minutes à m'expliquer des brots et des bidules qui en prendraient une demi pour quelqu'un comme vous et moi. Pour faire court, il m'a sorti qu'il avait bien compris que ce n'était pas moi qui étais con mais mon père, qu'il buvait comme un trou, que ce n'était pas bien qu'il me balance des torgnoles, que je devais déménager vite fait, et j'en passe.

J'étais sur le cul ! Je ne lui avais pas raconté grand-chose, finalement, mais lui, il avait déjà tout pigé. Alors qu'on se connaissait à peine depuis hier !

– Je peux pas me barrer, Mathieu. Et puis, les torgnoles, elles font pas si mal que ça. J'ai l'habitude.

Là, il m'a regardé avec les yeux d'une vache qui voit son petit partir à l'abattoir. Sur la tête de ma mère, j'avais jamais vu un regard comme celui-là.

– OK, j'ai dit, elles font un peu mal... Mais il a le droit. Avec les autres, il peut pas cogner, mais avec moi, oui. C'est comme ça...

*

Il était déjà neuf heures. Mon père et moi, on était plantés devant la télé. C'était pas son genre de me laisser mater un film le soir, mais il m'avait dit que je ne deviendrais jamais un homme tant que je n'aurais pas vu *Apocalypse Now*. Alors on était tous les deux dans le canapé. « Père et fils » qu'il disait. Lui une bière à portée de main, et moi avec une canette de soda. Pour un peu, il m'aurait fait un câlin.

Tout à coup, on a sonné.

Il a marmonné :

– Va voir ce que c'est et envoie-les à la gare.

Je me suis levé et j'ai fait comme il a dit. Sauf que je n'ai dû envoyer personne nulle part... Quand j'ai ouvert la porte, y'avait qu'une bouteille sur le perron. Une belle bouteille couleur de miel aux formes arrondies que j'ai ramenée au salon comme si c'était le Saint-Sacrement. L'étiquette disait « Glenmorangie », puis juste en-dessous, « Highland single malt scotch whisky ».

– C'était qui ? a demandé mon père en continuant à regarder le film.

– Je sais pas...

– Comment ça, tu sais pas ?

Il s'est retourné.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?



– Aucune idée. Y'avait personne. Juste ça.

Il m'a arraché la bouteille avec un sifflement et l'a fait tourner sur elle-même pour l'admirer sous toutes ses coutures. C'est là qu'il a remarqué le post-it.

– « Merci ! » a lu mon père. Merci de qui ? Et merci pour quoi, d'abord ?

Il a ouvert la bouteille, et il a mis son nez dessus. Doux Jésus, vous auriez dû voir ça ! Son visage s'est illuminé jusqu'à prendre la même teinte dorée que le contenu.

– C'est p't-être José, pour la tondeuse... Ouais, c'est sûrement lui...

José, c'est un voisin qui taxe toujours tout à tout le monde. Parfois, je me demande s'il n'habite pas dans une maison vide, tellement il emprunte des trucs à gauche à droite. J'ai failli dire que c'était pas le genre de José d'offrir quoi que ce soit, mais j'ai fermé ma gueule. Mon père avait déjà sorti un verre et le remplissait à demi. Juré, à voir sa tête, c'était Noël avec deux mois d'avance. J'allais pas gâcher ça. Et puis, José ou pas José, j'avais l'impression qu'il en avait rien à cirer.

*

À onze heures, j'étais dans mon lit. J'allais m'endormir quand on a de nouveau sonné. Du salon, mon père a gueulé :

– ALLEZ VOUS FAIRE FOUTRE !

À entendre sa voix, il était aussi cuit qu'un homard un soir de Saint-Sylvestre.

Une minute après, nouveau coup de sonnette.

Cette fois, j'ai entendu le canapé racler sur le plancher, des pas dans le couloir, puis un grincement.

– Putain, qu'est-ce que tu fous là, toi ?

– B... bonsoir, a dit une petite voix que je connaissais bien.

Je me suis levé d'un bond, je suis sorti de ma chambre et je me suis arrêté au sommet de l'escalier. Mathieu était en bas, dans l'entrebâillement de la porte.

– J... je... v... viens ch... ch... chercher J... Jo.

– Quoi ?!

J'étais toujours planté là-haut, silencieux. Mon père et Mathieu n'avaient pas remarqué ma présence.

– Tu vas me faire le plaisir de rentrer chez toi tout de suite, espèce de petit merdeux !

– N... non !

C'est à ce moment-là que Mathieu m'a vu. Ni une ni deux, il est entré et il est monté vers moi. Il n'était



qu'à mi-hauteur, dans l'escalier, quand mon père lui a couru derrière et l'a attrapé par le bras.

– TU SAIS PAS CAUSER NORMALEMENT, MAIS TU ENTENDS CE QUE JE DIS, NON ?

– L... lâchez-m... moi !

Parole, je me suis senti mal ! C'était quoi ce délire ? Il s'est libéré et il a encore gravi quatre marches. Il était presque en haut, mais mon père a remis la main dessus et l'a obligé à se retourner. Mathieu pissait de trouille, ça se voyait. Pourtant, son regard me faisait penser à un taureau qui a juré de démolir son enclos planche par planche, même si ça doit lui prendre trois jours et trois nuits.

– DÉGAGE !!

– C... connard !

Seigneur !

Mon père a resserré la main autour du bras de Mathieu et l'a balancé dans l'escalier. On aurait dit un oiseau. Il est resté une éternité en l'air, tout léger. Puis il est tombé comme une pierre sur la dernière marche. Ça a craqué et il a hurlé comme jamais.

*

Alors voilà... Je suis couché sur un matelas, au pied du lit de mon pote...

En deux heures à peine, il s'est passé des tonnes de trucs. Mathieu avait le bras explosé à quatre endroits. Il a tellement gueulé que les voisins sont arrivés. Puis une ambulance. Puis la police. Puis ses parents qui se demandaient ce que leur fils foutait là. Tout ça en pleine nuit. Un vrai cirque ! Il y avait tellement de lumières bleues qui clignotaient devant chez nous que la moitié du quartier a rappliqué. Tous ces gens qui n'avaient jamais remarqué que mon père avait la main lourde faisaient la file pour pouvoir raconter que c'était un foutu bourreau d'enfant.

Lui, il était tellement en pétard qu'il a injurié tout le monde : les voisins, les ambulanciers, les parents de Mathieu... Même les poulets y ont eu droit. Il était tellement à la ramasse qu'ils l'ont fait souffler dans un appareil qui ressemblait à un gros GSM. En voyant le résultat, le policier a sifflé – exactement comme mon père quand il avait découvert la bouteille trois heures plus tôt. Ça plus tout le reste, il s'est fait embarquer devant au bas mot soixante personnes. Au premier rang, il y avait José qui souriait de toutes ses dents.

Mathieu s'est retrouvé à l'hosto. Comme j'étais tout seul à la maison, les flics m'ont pris sous le bras pour aller le voir. Quand il est ressorti des urgences avec un plâtre tout neuf, on m'a expliqué qu'on allait essayer de me trouver un hébergement pour quelques jours, le temps que je ne sais qui prenne je ne sais quelle décision au sujet de Mon Avenir. Mathieu a supplié ses parents de m'accueillir et ils ont accepté. Il était plus d'une heure du matin, ça bâillait à tous les étages, alors je suppose que ça arrangeait tout le monde.

Moi, en tout cas, ça me plaît assez de passer la nuit avec mon copain dans sa bicoque de malade.

*

Par la porte entrouverte, j'entends les parents qui discutent au salon.

- T... tu dors ? me demande Mathieu.

- Non. Et toi ?

Dans la pénombre, il me regarde d'un air étonné. Puis il comprend que je joue à l'andouille. Il commence à rire, et à rire encore, comme s'il ne devait jamais s'arrêter. Il se retourne dans son lit et son rire se termine dans un cri de douleur.

- T'as mal ? je lui demande.

- Ou... oui.

Tu m'étonnes ! Les toubibs l'ont gavé de médicaments, mais il doit quand même en baver un max.

- Mathieu ?

- Mmh.

- Qu'est-ce que t'es venu foutre chez moi à onze heures du soir ?

Il sourit, comme s'il attendait cette question depuis toujours, mais il ne répond pas. En bas, quelqu'un ouvre un meuble et déplace des bouteilles. Ça cogne, ça tinte, ça sonne.

- Agnès ? fait le père. J'ai acheté du Glenmorangie avant-hier. Tu ne l'as pas vu ?

- Non, s'étonne la mère.

Ce coup-ci, c'est moi qui regarde Mathieu la bouche grande ouverte.

- C'était toi ?

Il rigole.

- Tu as fait tout ça... volontairement ?

Il rit de plus belle.

- Tu t'es arrangé pour qu'il te pète un bras ?

- U... une j... jambe, c'... c'était b... bon au... aussi.



- Putain, j'y crois pas !
- F... faut pas...
- Dire des gros mots, je sais, désolé.

Mathieu redevient sérieux, tout à coup. Il se tourne sur le côté et s'approche du bord du lit. Lentement, il sort sa main valide des couvertures, attrape la mienne et chuchote :

- N... notre s... secret.

**Cette plaquette est publiée et diffusée
dans le cadre de la Fureur de lire.
Elle est disponible sur demande :
fureurdelire@cfwb.be | www.fureurdelire.be**

Copyright : Jean-Sébastien Poncelet (2017)

Graphisme : Françoise Hekkers
Fédération Wallonie-Bruxelles

Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen
Service général des lettres et du livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II, 44- 1080 Bruxelles
www.lettresetlivre.cfwb.be

Jean-Sébastien Poncelet est né à Bruxelles en 1970. Son premier roman, *La Tendresse des séquoias*, a été finaliste du prix « Saga Café 2016 ». La même année, sa nouvelle *Le dernier esclave belge* a remporté le prix «Bonnes nouvelles» organisé par le Soir Mag.



Du même auteur :

La tendresse des séquoias, roman, Neufchâteau, Weyrich, 2016

